

https://www.lemonde.fr/livres/article/2008/09/25/de-la-decence-ordinaire-de-bruce-begout-et-a-ma-guise-de-george-orwell_1099275_3260.html

« A ma guise » : George Orwell, militant de la tendresse

Pour l'auteur de « 1984 », la « décence ordinaire » du peuple constitue la source de toute résistance et de toute émancipation.

Par Jean Birnbaum

Publié le 25 septembre 2008 à 11h21, modifié le 20 août 2024 à 09h36

Temps de Lecture 4 min.

- Partager sur Twitter
- Partager sur Messenger
- Partager sur Facebook
- Envoyer par e-mail
- Partager sur LinkedIn
- Copier le lien

Qui veut parler fidèlement de George Orwell (1903-1950) doit utiliser certains mots aujourd'hui démodés, qui font rire à peu près tout le monde : rébellion, lutte, solidarité. Il faut en prendre son parti, pourtant. Car, sous la plume de l'écrivain-reporter britannique, ce vocabulaire engage une expérience qui fonde l'existence vraiment humaine : l'élan de sympathie envers les opprimés.

Bien qu'il doive sa célébrité à *La Ferme des animaux* et à *1984*, ce serait une erreur de présenter Orwell comme un théoricien du politique. Son oeuvre est celle d'un poète militant, qui cherche à maintenir l'espoir vivant. Dans ses romans comme dans ses enquêtes de terrain, il a inventé un style de la tendresse, tout entier au service des rencontres. Il a fait de sa plume un outil de reconnaissance, qui doit permettre aux humbles de retrouver l'estime de soi.

Si Orwell décrit avec tant de finesse le pouvoir totalitaire et ses perversions, c'est d'abord parce que ce pouvoir étouffe les sentiments qui permettent de faire la différence entre un troupeau résigné et des hommes révoltés : la colère devant l'injustice faite à autrui, l'aptitude à s'identifier, la loyauté.

En 1938 déjà, à son retour du front espagnol, où il a combattu aux côtés des révolutionnaires antistaliniens du POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste), Orwell publie son *Hommage à la Catalogne*. Il y salue la bienveillance du peuple, et ces "éclats de grandeur d'âme" qui l'ont aidé à tenir malgré la souffrance, les désillusions : le geste de deux miliciens anarchistes qui lui donnèrent leur ration de tabac, le fou rire d'une vieille paysanne aux abords de Huesca, ou encore son coup de foudre pour ce jeune camarade italien, dans une caserne de Barcelone : "*C'est étrange, l'affection qu'on peut ressentir pour un inconnu ! Ce fut comme si la fougue de nos deux coeurs nous avait momentanément permis de combler l'abîme d'une langue (...), et de nous rejoindre dans une parfaite intimité.*"

Ici commence la révolution. Pour changer le système, elle doit d'abord se déployer au ras du quotidien, au coeur des relations humaines, à partir de ce qu'Orwell nomme "*common decency*", la "*décence ordinaire*". Plutôt qu'une posture morale, il s'agit d'un ensemble de pratiques, une certaine manière de se tenir dans le monde, une capacité à aider, à donner, à admirer.

Avant Bruce Bégout, qui publie un essai intitulé *De la décence ordinaire*, au moins deux ouvrages avaient souligné l'importance de cette notion chez Orwell : Bernard Crick, dans la biographie de référence qu'il lui a consacrée, laquelle reparaît aujourd'hui sous une forme enrichie (*George Orwell*, Flammarion, "Les Grandes Biographies", 720 p., 26 €) ; et Jean-Claude Michéa, dans son *Orwell, anarchiste tory*, également réédité (Climats, 192 p., 16 €). Curieusement, Bruce Bégout, qui cite le premier, ignore le second, dont le travail a pourtant mis en valeur la "décence ordinaire" comme "*base psychologique*" d'un socialisme orwellien qui cherche moins à bâtir l'homme "nouveau" qu'à généraliser les nobles dispositions des simples gens.

Mais Bruce Bégout ne fait pas que reprendre la même idée. D'une plume douce et précise, il la développe, il l'affine aussi, et montre que chez Orwell l'apologie des petits et des dominés ne va pas sans un certain "*populisme*". En allant vivre parmi les déclassés de Londres et de Paris, à la fin des années 1920, l'écrivain anglais avait voulu inscrire leurs souffrances dans sa propre chair, et il en était revenu avec la certitude que "*l'homme ordinaire*" était doué d'une bonté spontanée. A ses yeux, c'est là que résidait le creuset de toute résistance collective et de toute émancipation universelle.

Cela dit, pourquoi certaines qualités morales seraient-elles réservées aux pauvres ? L'homme du commun n'est-il pas, comme les autres, travaillé par la violence, la cruauté ? L'auteur de *1984* sait très bien que si, lui qui décrit la société totalitaire comme une machine à exploiter les plus bas instincts. Mais il veut croire que, chez les exploités, les mauvaises pulsions ne se libèrent que dans certaines circonstances exceptionnelles : "*Orwell ne nie pas la présence d'inclinations perverses chez l'homme, mais il met en doute leur caractère ordinaire, comme si ces dernières ne pouvaient naître et se développer que dans des contextes particuliers*", note Bruce Bégout.

UN REGARD GÉNÉREUX ET FRANC

La guerre est l'un de ces contextes. De 1943 à 1947, George Orwell tient une chronique hebdomadaire dans *Tribune*, un journal dont les idées se situent à la gauche du Parti travailliste. Intitulées "A ma guise", ces chroniques traitent de sujets très divers, depuis l'arrivée du printemps jusqu'aux annonces matrimoniales, en passant par la fête de Noël, l'état de la presse, la hausse des prix ou encore l'antisémitisme. La plupart de ces textes étaient déjà disponibles en français, mais les éditions Agone ont eu la bonne idée d'en publier l'intégralité en un seul volume.

Le Monde Ateliers

[Découvrez les ateliers d'écriture organisés avec « Le Monde des livres »](#)

[Le Monde Ateliers](#)

Semaine après semaine, Orwell pose sur ses semblables un regard à la fois généreux et franc. Il répond aux courriers de ses lecteurs, et par exemple à cette dame qui fait valoir que consacrer une chronique à l'éloge des rosiers revient à s'attarder sur un "*sujet bourgeois*"... De même n'hésite-t-il pas à mettre en garde les candidats au concours de nouvelles que lui et son journal ont organisé : "*Je dois dire tout de suite que la grande majorité des cinq cents ou six cents nouvelles que nous avons reçues étaient, selon mon opinion, très mauvaises...*"

Là encore, le chroniqueur prend soin de distinguer entre l'humilité du peuple et la morgue des puissants : si l'agressivité des receveurs d'autobus doit être mise au compte d'une *"névrose provoquée par la guerre"*, les propos xénophobes de deux hommes d'affaires s'expliquent avant tout, selon lui, par la *"méchanceté active"* liée à leur condition.

C'est un peu caricatural, dira-t-on. Oui, mais Orwell n'est ni philosophe ni sociologue. Pour lui, l'écriture n'a qu'une vocation : briser la solitude des hommes, les aider à créer des liens. *"Comment rendre les gens conscients de ce qui se passe en dehors de leur petit cercle, voilà un des principaux problèmes de notre temps, et une nouvelle technique littéraire va devoir être inventée"*, assure-t-il. Loin de former un programme doctrinal, ses textes désignent le point de fragilité propre à toute espérance socialiste : privée de son élément émotionnel, la révolution est sans âme ; coupée de ses ressources fraternelles, la politique est sans entrailles.

A MA GUISE. CHRONIQUES 1943-1947 de George Orwell. Traduit de l'anglais par Frédéric Cotton et Bernard Hoepffner, préface et notes de Jean-Jacques Rozat, Agone, "Banc d'essais", 528 p., 26 €.

DE LA DÉCENCE ORDINAIRE de Bruce Bégout. Allia, 128 p., 6,10 €.

Jean Birnbaum